

Culture au Mali : faire face à la crise de l'énergie

Le domaine culturel malien est fortement touché par la crise énergétique qui frappe le pays depuis près de deux ans. Nombreux sont les Centres culturels, espaces de distraction et d'éveil qui battent de l'aile.



L'art, disait André Maurois, est un effort pour créer, à côté du monde réel, un monde plus humain. Ces mots démontrent à quel point il demeure important pour toute société d'avoir des artistes qui contribuent à la construction citoyenne à travers leurs créations.

Et qui dit création, dit espace. Au Mali, ils sont de nombreux centres, devenus des lieux emblématiques de rencontres. Depuis des décennies, des spectacles de danse, de théâtre, de marionnettes, de musique et d'autres formes d'art s'y tiennent pour le plaisir des populations. Cependant, la crise énergétique est arrivée qui frappe le pays et a bouleversé cette belle dynamique, car la fréquence en création dépend aussi de la disponibilité en ressource humaine, financière ou matérielle.

Le Complexe culturel Blonba, situé à Baco Djicoroni ACI, est un centre culturel dérivé du Mandeka Théâtre, une compagnie qui regroupait avant les années 2000 des comédiens de renom comme Sotigui Kouyaté, Habib Dembélé, le dramaturge Jean-Louis Sagot-Duvauroux, l'acteur culturel Alioune Ifra Ndiaye qui en assure actuellement la direction et bien d'autres acteurs. Avec plusieurs dizaines de spectacles à son actif, le Blonba a su donné un souffle nou-

veau au théâtre malien au point d'avoir un théâtre qui le représente en France : le théâtre de l'Arlequin.

Le Club Acte Sept, mis en place par l'acteur culturel et dramaturge Adama Traoré, est un espace situé à Hamdallaye ACI, à deux pas de l'hôtel Radisson. Avec un réseau important de jeunes acteurs culturels qui l'animent, le club proposait des spectacles presque tous les Week-end et avait réussi à fidéliser son public qui allait fréquemment voir les créations de jeunes artistes.

La Maison des solutions, située au quartier du golf, à deux pas de l'hôtel Mi Casa, est un réseau animé par l'association Promotion des arts au Mali, connue encore sous l'appellation de Culture en partage. En étroite collaboration avec le Complexe culturel Blonba, cet espace, a créé depuis 2013, année de sa naissance, plus d'une vingtaine de spectacle qui ont tournée au Mali et en France.

Ces trois endroits, déjà en difficulté avant la transition, se débrouillaient quand même pour proposer des activités. Aujourd'hui, ils sont presque tous agonisants car la crise énergétique les empêche de suivre leur rythme de production à l'ancienne.

Issouf Koné



Si la jeunesse est le thème de cette Rentrée littéraire, on ne pouvait éviter la question de la migration, abordée jeudi 20 février à l'Institut français du Mali avec quatre auteurs, en compagnie de l'écrivaine Hajar Bali, modératrice. On peut s'interroger sans fin : les jeunes migrent-ils par contrainte économique ou pour fuir la guerre ? Par curiosité ? Pour embrasser d'autres horizons, d'autres visages ? Par désir de vie, de réussite et d'existence... ?

Une chose est certaine : partir a toujours été un horizon pour les hommes. La question du pourquoi migrent-ils, pour l'autrice Bessora, grand prix littéraire d'Afrique noire, est surprenante. Devrait-elle se poser ? « Nous migrons tous et nous sommes tous le fruit de migrations forcées, d'exils forcés. Migrer est intégralement dans l'histoire de l'humanité », souligne-t-elle.

Les raisons sont diverses, les corps nombreux. Ces corps, décidés, intrépides, affrontent des ailleurs incertains, l'espoir au coin de chaque pas comme ces papillons

décrit par Walid Amri dans son livre « Les papillons de Lampedousa », Prix Ahmed Baba de la Rentrée littéraire 2024. Parlant des jeunes qui sont aujourd'hui les plus absorbés par ce fléau migratoire, « Ils migrent pour se connaître eux-mêmes, pour aller au bout de leur rêve, pour dire au monde qu'ils sont là », dira Walid Amri.

Bien que l'herbe, ailleurs, ne soit pas toujours verte, le besoin de partir persiste. Traverser la Méditerranée, (dont le fond est tapissé de cadavre, pour emprunter les mots

Lire suite à la page 2

de Bessora) est devenu pour de nombreux jeunes une obsession, quelque chose de brûlant ; et un jeune du public, ce jour-là, le dit : qu'il partira et que rien ne pourrait l'en dissuader.

Pascale Kramer, met l'accent sur le revers de la médaille. Ne dit-on pas que tout ce qui brille n'est pas de l'or. Beaucoup de jeunes, une fois partis, se retrouvent dans des difficultés qu'ils ont du mal à surmonter : ils dorment dans les cages d'escalier, sont entassés dans les foyers au point de regretter d'être partis.

Et puis, à côté de ceux qui partent, il y a ceux qui restent : les épouses, les frères, les pères et mères qui espèrent, qui prient, qui attendent ces retours parfois improbables que décrit Amara Sacko dans son roman « Jusqu'à ce que la mort nous réunisse ».

Bessora, elle, est formelle : ils migrent parce que l'ONU et tous les autres ont échoué !

Issouf Koné

LA RENTRÉE
LITTÉRAIRE
DU MALI

Quand l'Afrique se raconte à elle-même et au Monde.

RENTREÉE LITTÉRAIRE DU MALI

2025

Entrée libre !

BAMAKO

18-22 février 2025

« L'AFRIQUE DES JEUNES »
« SIFINNA AFIRIKI »
"AFRICA'S YOUTH"
أفريقيا و الشباب
« A ÁFRICA DOS JOVENS »



Logo of the program: Rentrée Littéraire de Mali 2025. À consulter sur l'applet plus.

Logos of partners: JOliba, ORTM, prchelvetia, and others.

www.rentreelitterairedumali.org

Souverainisme : une nouvelle utopie ?

La réponse à cette question a été donnée ce jeudi 20 février à la Faculté des Sciences Administratives et Politiques de Bamako, lors d'une conférence-débat où ont participé Cristian Bakou Traoré (La vierge enceinte), Seydou Saïbou Coulibaly (Le serment du sang), Drissa Coulibaly (Le fardeau) et M. Oumarou du Niger (La Vanne brisée).



La conférence, modérée par Dr. N'Golo Diarra et Kama Keita, a vu la présence de Michel De Knoop, chef de la coopération de l'Union européenne. Selon l'écrivain nigérian M. Oumarou, la souveraineté est avant tout un état d'esprit. « Aucun État n'est souverain. Je ne suis pas d'accord quand on dit que l'Occident a pillé l'Afrique. L'Afrique s'est laissée faire », a-t-il avancé. Pour Drissa Coulibaly, les trois principes édictés par les autorités maliennes sont des modalités pour accéder à la souveraineté. « De quoi ai-je besoin sur les plans économique, militaire, social... ? Si toutes ces conditions sont réunies, alors on peut parler de souveraineté. »

De son côté, Seydou Saïbou Coulibaly estime que la souveraineté signifie avoir les mains libres et pouvoir décider par soi-même. Selon lui, la souveraineté n'est pas une utopie mais une réalité actuelle. « Il faut coopérer dans le respect

des choix de l'autre », a-t-il déclaré. Le doyen Pr. Cheick Amala Touré a été encore plus clair sur la question : « Aucun État n'est totalement souverain. Même les États-Unis d'Amérique dépendent des autres sur plusieurs plans. » Selon lui, un pays est souverain lorsqu'il est capable de satisfaire les exigences de sa Constitution en matière d'éducation, de santé, de sécurité, etc.

Quant au représentant de l'Union européenne, il a conclu par ces mots : « Seul Dieu est souverain, tout le reste n'est que discussion. Un pays peut ne pas être une puissance militaire et rester souverain. L'exemple de la Suisse en est la preuve. »

Brehima DIALLO

Rester jeune toute sa vie

C'est le thème d'un café littéraire, ce jeudi 20 février, à l'espace culturel La Pirogue. Modérée par Sanae Ghouati, professeure à l'université Ibn Tofail de Kénitra (Maroc), la rencontre a vu la participation de Rachida Lamrabet, écrivaine flamande d'origine marocaine (Raconte-le à quelqu'un), et Anne-Frédérique Rochat (Le trouble).



Rester jeune en écrivant ? Rachida Lamrabet affirme que, en soi, l'écriture ne rajeunit pas ! « J'ai des cheveux gris, au contraire, ça vieillit ». Mais selon elle, écrire est une manière de ne pas oublier le passé, de lui redonner vie. Une idée que partage Anne-Frédérique Rochat. Pour elle, l'écriture est une activité très intense pour l'esprit, demandant beaucoup d'énergie et de concentration. Et qu'ensuite un écrivain doit rester ouvert à la jeunesse : « il faut l'écouter, être souple envers elle. Même si l'on n'a pas d'enfants, on doit s'intéresser aux jeunes », a-t-elle ajouté.

Rachida Lamrabet explique aussi qu'elle écrit pour tout le monde. « J'aime traiter des sujets négligés, des choses que j'aimais lire quand j'étais adolescente. J'écris ce que je veux que mes enfants lisent, des parties de l'histoire qui ne sont pas étudiées à l'école mais qui sont cruciales pour leur avenir. »

Anne-Frédérique Rochat ajoute qu'elle écrit en pensant toucher un large public. « J'écris en pensant que quelqu'un va me lire. J'écris pour tout le monde et j'aime donner la parole aux gens fragiles ou en déséquilibre. »

Une question évoquée, la différence entre le théâtre et le roman. Rachida Lamrabet souligne que le théâtre est un travail collectif qui demande beaucoup de temps. Pour Anne-Frédérique Rochat, le théâtre a toujours été une passion. « Je suis arrivée à l'écriture par le théâtre. C'est un domaine très compliqué, notamment en raison des financements... En revanche, l'écriture ne nécessite pas autant de protocoles : il suffit d'avoir des idées et un éditeur. »

Brehima DIALLO

Librairie de la Rentrée : cap sur le Salon du livre !

Le musée de la femme « Muso Kunda », sis à Korofina, a accueilli mardi 18 février 2025, la cérémonie d'inauguration de la Librairie éphémère de la Rentrée littéraire. Témoignages de participants.

Magatte N'Diaye, promotrice de la Librairie "Autour du livre", considère que « l'inauguration du salon s'est bien déroulée. De nombreux participants étaient présents, notamment des élèves très intéressés qui posaient des questions sur les livres et sollicitaient des conseils de lecture ». Pour sa première participation à la Librairie, la responsable reconnaît que la Rentrée littéraire est une belle occasion de rappeler l'importance de la lecture et de valoriser nos talents. « Lire c'est grandir, découvrir, se rassurer et voyager tout à la fois », a-t-elle déclaré. Quant à l'offre, « nous vendons des livres (romans, BD, mangas, développement personnel etc.) à la fois neufs et d'occasion pour enfants et adultes et pour toutes les possibilités », a-t-elle signalé, avant d'ajouter : « Nous avons sur notre stand de la littérature africaine, classique, étrangère des bandes dessinées, des mangas, des livres de contes pour enfant, des livres d'art et de culture, d'histoire etc... ».

Elle en a profité pour préciser que la librairie existe depuis 3 ans, elle se trouve au quartier du fleuve près de la banque UBA.

Nous retrouvons ensuite Lire Agogo. Pour Ibrahim Sanogo, « j'ai une très bonne impression comparativement à l'année dernière, car aujourd'hui nous avons eu assez de personnes sur le site et nous avons pu faire des ventes », se réjouit-il.

Avant de poursuivre : « Avec cette présence, cela nous a permis de faire des images pour communiquer et mobiliser davantage nos différentes communautés afin qu'elles puissent nous rejoindre ».

« Nous voulons qu'ils viennent découvrir les merveilles, les richesses et la culture. Qu'ils viennent découvrir les livres, les auteurs, les éditeurs et enfin les libraires qui sont



les distributeurs finaux, toute la chaîne du livre ». S'agissant des livres qui sont accessibles sur son stand, le libraire a cité des livres sur l'entreprise, sur le développement personnel, des livres des maisons d'éditions maliennes, des auteurs maliens... Il a conclu ses propos en invitant les visiteurs à venir sur le site.

Alassane Cissé

Entretien avec Fatoumata Keita : « au Mali, la littérature se porte mal ! »

Fatoumata Keita est une écrivaine et éditrice qui n'est plus à présenter au Mali. Auteure de plusieurs romans dont une trilogie ainsi que des recueils de poèmes, elle est la promotrice de Figura Edition, créée en septembre 2019 et représentée à la Librairie éphémère de la Rentrée.

Comment se porte la littérature malienne ?

F.K : Au Mali, la littérature se porte mal ! Faute de structures publiques qui encouragent la création, la production de la pensée écrite ; et en raison de l'insuffisance d'espaces de promotion et de diffusion du livre. Or, nous sommes en face d'une jeunesse en besoin d'information et de formation pour être préparée à faire face aux défis et enjeux de développement de son pays. Figura éditions a été créée pour donner une plus grande place à la production d'ouvrages de référence dans divers genres.

Quelles sont les difficultés auxquelles vous êtes confrontée ?

F.K : Manque de soutien, manque de réseau de diffusion, difficultés d'avoir du personnel qualifié, difficultés de maintenir ses employés, absence de culture de la lecture au Mali, non valorisation du livre et son contenu. Généralement, on présente un livre sans jamais mentionner ni la maison d'édition, ni l'année et le pays d'édition, a fortiori la collection dans laquelle il est édité. Même certains journalistes...

Comment est-ce que vous collaborez avec les auteurs ?

F.K : Bien. Ceux qui nous contactent en tout cas. On a quatre types de contrat. L'auteur choisit ce qui lui convient. Nous faisons ce que nous pouvons dans un pays qui n'a rien à faire avec la littérature ni avec le livre. « Sanji kôrô wôsi de dôn » (proverbe malien qui traduit une peine perdue).

L'édition coûte cher au Mali ?

F.K : Difficile à dire. Cela dépend de la maturité du texte à éditer, car c'est cela qui déterminera le volume de travail, du nombre de pages, du nombre d'exemplaires etc. Pour illustrer ce que je dis, il m'est arrivé d'imprimer un de nos livres de la collection contes et légendes à 1 100 FCFA l'unité chez l'imprimeur avec les spécifications suivantes : 48 pages intérieures en couleur, sur du papier 130 gr, avec une couverture sur du papier 350 gr.

Peut-on dire que l'édition de livres nourrit son homme au Mali ?

F.K : l'édition n'est absolument pas faite pour nourrir son homme, tout de suite et maintenant. C'est avec le temps et la mise en place d'un réseau de diffusion sûr, le soutien de l'Etat avec la mise en valeur des productions de qualité en les achetant pour les coins-lecture et en les mettant aux programmes d'enseignement, la mise en place d'espace de promotion et la formation de lectorat, que cela se fera... Hélas !

Moussa Bilaly
Sidibé



Sur les bancs de l'école (2) : « la lecture est la source du savoir »



C'est le message délivré par l'écrivaine Anne-Frédérique Rochat lors de la dédicace de son livre intitulé « le trouble ».

Le lycée Les Castors a servi de cadre, jeudi 20 février, à la dédicace de l'écrivaine d'origine suisse, Anne-Frédérique Rochat. Devant les élèves de Terminale en lettres et littérature, l'écrivaine a présenté brièvement son dernier livre qui retrace les difficultés d'un couple, ensemble depuis longtemps. La présentation du livre a été une occasion pour les élèves du lycée Les Castors de poser des questions de compréhension du récit.

Anne-Frédérique Rochat a indiqué que ce livre permet plusieurs interprétations, et que les élèves ont bien compris son contenu. Elle signale aussi que pour l'écrivain, le sujet n'est pas si important mais plutôt le regard livré par le livre. Lors des échanges, elle a prodigué des encouragements aux élèves : la lecture nourrit et aide à se faire confiance. Et elle est source de savoir, indispensable pour une bonne éducation.

Alassane Cissé

Sur les bancs de l'école (1) : riche en couleurs !



A l'occasion des dédicaces dans les écoles, focus sur Pascale Kramer et Walid Amri, deux auteurs à la rencontre, jeudi, des élèves du Lycée Liberté.

Pascale Kramer, autrice de « Les indulgences », est une écrivaine et romancière franco-suisse qui livre un roman audacieux sur les transgressions amoureuses; Walid Amri, poète et romancier tunisien, est invité pour son livre « Les papillons de Lampedusa ». Face à eux, les élèves se sont montrés alertes et passionnés. Adam Sidibé, élève en Terminale, salue « le fait qu'on ait pu échanger avec l'auteur Pascale Kramer et lui dire ce qu'on pensait du livre et avoir sa propre perception. C'est bien d'avoir des auteurs qui ont le courage de parler de ce genre de relation interdite ».

« Je suis très impressionnée et j'ai été un peu surprise et inquiète qu'ils aient lu ce livre qui est quand-même transgressif. J'ai vu que les élèves avaient bien lu et ils ont fait des choix de passage qui m'ont impressionnés, et surtout ils avaient plein de questions », s'est réjouie Pascale Kramer, qui en est à sa troisième participation à la Rentrée Littéraire du Mali.

De son côté, Walid Amri, déjà auteur de six recueils de poèmes et de deux romans (« Les papillons de Lampedusa » a remporté le Prix Ahmed Baba de la Rentrée Littéraire en 2024), dira que cette rencontre restera comme un beau souvenir. « J'ai été confronté à une classe très sage, très intéressante. On m'a posé des questions très éloquentes. J'adore rencontrer les jeunes. Mes personnages préférés dans mes romans sont toujours des enfants. Une très belle rencontre ! ».

Pour le Proviseur du Lycée Liberté, Jean Pierre Redjekra, « on a eu du mal à se séparer ! Les jeunes filles et les garçons ont posé beaucoup de questions sur les mécanismes de l'écriture, l'exigence de l'écriture. A la fin de la séance, ils ont eu une idée de ce que c'est qu'écrire un livre, qui est un métier exigeant et passionnant. Je suis ravi de ces moments passés dans notre établissement », s'est-il félicité.

Moussa Bilaly Sidibé

Les ouvrages :

Les Indulgences : Fin des années 1970, au sein de la grande bourgeoisie suisse des bords du Léman, Clémence, 13 ans, est obsédée par Vincent, son oncle. Quadragénaire solaire, brillant marchand d'art, séducteur compulsif, tout réussit à ce fils préféré dont les manières tranchent dans cette famille empesée par des drames récents. Cinq ans plus tard, Clémence devient brièvement la maîtresse de Vincent. Elle a 18 ans, lui 46. Un séisme pour tous les membres du clan...

Les papillons de Lampedusa : Un huis clos sur la grande bleue. S'inspirant de la tragédie du 3 octobre 2013 en Méditerranée, Walid Amri, à travers les portraits croisés de « traverseurs », signe un roman d'une grande poésie, qui transfigure les migrants dans leur quête de soi. Radioscopie d'une traversée à l'heure où la question migratoire n'a jamais été aussi pressante.

La politique nationale du livre et de la lecture au Mali, toujours en attente d'adoption

Au Mali, les acteurs du livre se débrouillent en attendant la mise en œuvre de la politique nationale du livre et de la lecture. Le secteur peine à devenir une industrie à l'instar d'autres pays de la sous-région où de véritables dynamiques sont en place.



Au Mali, le projet de politique en faveur du livre n'est pas né de la dernière pluie. Sa genèse remonte au régime socialiste de Modibo Keita, qui dès les premières heures de l'indépendance du jeune Mali a mis en place des actions phares en faveur du livre. On pourrait, dans ce sens, citer la création de sociétés d'État, avec pour mission de développer la librairie et l'édition. Ces principales sociétés, La librairie Populaire du Mali (LPM) et les Editions Populaires du Mali (EPM), ont progressivement chuté avec l'arrivée de Moussa Traoré au pouvoir.

Depuis 1978, lors de leur séminaire annuel, les bibliothécaires maliens ont réclamé rituellement une politique nationale du livre et de la lecture, jugée nécessaire pour redynamiser le secteur. Le projet, longtemps négligé, a refait surface de temps en temps. Il n'y a pas si longtemps, avec Kadiatou Konaré, elle-même editrice, au ministère de la Culture, il avait été priorisé sans que sa mise en œuvre n'ait pu se faire. Les Etats généraux de la Culture, conduits récemment par le nouveau ministre Mamou Daffé ont permis aux acteurs du livre de remettre la question au centre du débat.

Le projet (dont on parlait déjà les deux années écoulées)

est en attente. Avec pour vision de mettre le livre au cœur de l'épanouissement intellectuel et culturel du Malien, il s'agit d'un projet qui alimente les débats, qui peine à être adopté vu son contenu ambitieux: « Il est assorti d'un plan d'action sur dix axes, de l'édition à la promotion, en passant par la législation, le réseautage des bibliothèques, la lecture, la recherche scientifique sur le livre, l'appropriation des technologies de l'information et de la communication », confie monsieur Amadou Békaye Sidibé, directeur général de la direction nationale des bibliothèques et de la documentation.

Cette politique nationale du livre et de la lecture ajoute-t-il, a pour objectif de faire du livre un outil culturel, scientifique et économique : « Le premier plan, une planification quinquennale dont le coût est de 20 milliards et 200 millions de francs CFA, sera suivi d'autres plans », dévoile-t-il.

« Cette politique nationale du livre permettra au secteur d'aller de l'avant. Ailleurs, au Sénégal par exemple, il y a une vraie politique du livre qui est financée par milliards. Le Mali doit faire pareil », a déclaré Aicha Diarra, écrivaine et editrice, promotrice de la maison d'édition GAFE.

Issouf Koné

Héritages et transmissions : des expériences partagées entre écrivains et étudiants

Dans le cadre des activités de la 17^{ème} édition de la Rentrée littéraire, l'Université des Sciences Sociales et de Gestion (USSG) a abrité une table ronde sur le thème : « héritages et transmissions ».



Quatre écrivains étaient face aux étudiants pour partager leurs expériences. Il s'agissait de : Christian Éboulé, Benaouda Lebdai, Sébastien Philippe et Dominique Ziegler. Il a d'abord été question des œuvres récentes des auteurs. Citons deux d'entre eux, dont les œuvres ne sont pas de fiction : « Afrique du sud, histoire de la littérature » est un livre de Benaouda Lebdai qui retrace les littératures sud-africaines dans leur rapport avec l'histoire du pays, du XVI^{ème} siècle à nos jours. L'auteur aborde la question de la place de l'histoire tragique, et notamment des souffrances du peuple noir et métis de ce pays, dans ses textes littéraires. « Bamako, histoire d'une capitale », de Sébastien Philippe, propose une réécriture de l'histoire de Bamako, vue par un architecte. Celui-ci a consulté les archives au Mali, au Sénégal et en France, pour retrouver des documents authentiques qui, par recoupement avec la tradition orale, ont pu apporter de nouvelles informations.

Quelle éducation doit-on donner à nos enfants ?

En répondant aux questions des étudiants, les intervenants ont fait une analyse objective de la situation en matière de transmission. Pour eux, chaque pays doit avoir sa politique et les moyens de sa politique, l'éducation constituant le levier de tout développement.

Ils ont rappelé aux jeunes que les historiens doivent toujours revenir sur les récits considérés comme constitutifs de l'héritage, car l'histoire n'est jamais définitive. Ils ont prodigué des conseils aux jeunes étudiants : comme de chercher à se faire leur propre connaissance de l'histoire du Mali, et de veiller à recueillir des témoignages auprès des personnes ressources existantes. Ils ont saisi l'occasion pour dire que les historiens de demain doivent se détacher de la passion pour écrire de bons contenus avant tout. Et ils ont appelé les jeunes à s'intéresser aussi à la littérature afin de mieux connaître l'histoire, car celle-ci est faite d'émotions et de vie, plus que de faits bruts.

Alassane Cissé

Danse et littérature à l'Institut français du Mali



« *Mystère entre la Femme et l'Homme* », une chorégraphie d'Antoine Rolland Rached a été présentée ce mercredi 19 février à l'IFM.

Créée fin 2023, la pièce du danseur Antoine Rolland Rached (porteur du projet) et de l'interprète Elène Coulibaly décrit les pratiques du mariage traditionnel, le lien entre mari et épouse à travers leur quotidien fait de difficultés, de moments d'incompréhension et de compréhension.

Très heureux d'être mis à l'honneur dans cette 17^{ème} édition de la Rentrée littéraire au Mali, Antoine Rached accueille ceci comme « une opportunité précieuse qui permet de mettre en lumière mes talents et de partager ma vision artistique avec un public engagé. » Pour un jeune artiste, ajoute-t-il, c'est aussi une occasion de se « connecter à d'autres acteurs et de s'inscrire dans un mouvement collectif visant à faire avancer la scène artistique ; un moment de partage d'idées et de découvertes pour tous les participants. » Le public de la Rentrée littéraire 2025 était ainsi invité à venir voir et comprendre à quel point la danse est plus qu'un moyen de divertissement. C'est un métier qui fait vivre et revivre le réel à travers une pratique corporelle, permettant un éveil de conscience, et la transmission d'un message qui ne cherche pas à offenser ou vexer, plutôt à révéler.

Lamissa Diarra